

Strasbourg omnibus

Velibor Čolić



Médiathèques

Strasbourg
omnibus

Velibor Čolić est né en 1964 en Bosnie. Jeune chroniqueur radio-phonique et écrivain, il s'est trouvé enrôlé dans l'armée bosniaque aux pires moments de la guerre, témoin des abominations commises dans les tranchées et les villages « ethniquement purifiés ». Il déserte l'armée croato-bosniaque en 1992, puis est fait prisonnier avant de réussir à s'enfuir. Réfugié politique en France, il vit longtemps à Strasbourg, où il travaille dans une bibliothèque et collabore aux *Dernières Nouvelles d'Alsace*. Auteur de plusieurs ouvrages en serbo-croate (cinq en tout) depuis 2008, il écrit ses livres directement en français, langue de son exil.

Ses livres ont été traduits en anglais, allemand, italien, espagnol, turc, bulgare, serbe et croate.

Livres publiés en France :

Manuel d'Exil
(comment réussir son exil en trente-six leçons)
Gallimard, roman, 2016.

Ederlezi (comédie pessimiste) roman, Gallimard,
Prix du rayonnement de la langue et de la littérature française
de l'Académie française 2014
2014 Prix des lecteurs de la ville de Brive.

Sarajevo Omnibus roman, Gallimard, 2012.
Prix littéraire européen ADELFF 2013.

Jésus et Tito roman, Gaïa Editions, 2010.
Prix de Jeunes Lecteurs Européens – Jean Mannet, Cognac, 2012.
Prix Des Lycéens & Apprentis PACA, Marseille, 2012.
Prix Des Jeunes Européens, Lyon 2011.

Archanges (roman a capella) roman, Gaïa Editions, 2008.

Perdido, roman, Le Serpent à Plumes, 2005.

Mother Funker, roman, Le Serpent à Plumes, 2001.

La vie fantasmagoriquement brève et étrange
d'Amadeo Modigliani roman, Le Serpent à Plumes, 1995.
Réédition en poche Éditions du Rocher, 2005.

Chronique des oubliés récits, Le Serpent à Plumes, 1994.
Rééditions en poche Le Serpent à Plumes, 1996, 2000.

Les Bosniaques récits, Galilée, 1993.
Rééditions en poche Le Serpent à Plumes, 1996, 1998, 2000.

avant-propos

Strasbourg Omnibus : késako ?

C'est d'abord une rencontre avec un grand auteur, Velibor Čolić (1m 95 de talent), contraint de quitter sa Yougoslavie natale en 1992... Toute une histoire. Une rencontre de cet auteur avec des adultes, exilés eux aussi et venus de tous horizons. Ils apprennent le français grâce aux structures et personnes qui les accompagnent, notamment les centres socio-culturels, mais aussi avec le soutien des bibliothécaires de l'Eurométropole, traits d'union entre les médiathèques du territoire. Les médiathèques s'engagent. L'aventure devient collective. L'idée est belle...

Celle d'une résidence d'auteur tournée vers ces migrant-e-s en apprentissage du français qui, lors d'ateliers en petits groupes, se rencontrent, parlent, échangent autour de leur parcours de migration – et s'exercent au français aussi ! Durant ces échanges, Velibor Čolić recueille, note, consigne ces témoignages, anecdotes, immortalisant des pans de vie entiers...

Le printemps 2018 voit naître tous ces récits qui prennent alors une autre dimension, sous sa plume.

Strasbourg Omnibus est le fruit de ces séances d'échange et de partage avec de nombreux groupes qui sont autant de témoignages individuels pour un récit polyphonique... Comme un témoin de ces petites histoires qui en racontent une grande : celle de l'exil, de la perte d'identité et de la reconstruction qui s'ensuit. Une hirondelle ne fait pas le printemps... mais presque.



Strasbourg
omnibus

Velibor Čolić

Que celui qui n'a pas traversé la rivière ne se moque pas
de celui qui s'est noyé.

- *Proverbe Africain* -



Et voici que monte une terre, la nôtre,
celle-ci.

Et nous n'expédions
Aucun des nôtres vers
ton abîme
Babel.

- *Paul Celan* -

« Il est triste, dit un poète russe du XVIII^e siècle, de quitter sa patrie pour toujours. Mais il est pire de ne pas avoir le droit de la quitter. »

La parole, c'est la vie. Les mots, le langage et l'impossible *être et continuer à être* d'un témoin. Notre *guide de voyage* donne la place et l'espace à ceux qui ne sont pas muets et qui sont pourtant restés sans voix. Régulièrement sans patrie, souvent sans papiers et toujours sans récit. Ce recueil nous parle du chemin qui nous sépare, de murs et de mers. Ils sont là, malgré-nous, malgré-eux. Et ils nous parlent. Ils sont là, migrants et immigrants : hommes et femmes invisibles, ou trop visibles une fois arrivés chez nous. Boucs émissaires faciles et éternels, sans-papiers et sans visages.

Espérons que notre *Strasbourg Omnibus* soit une passerelle. Un rendez-vous avec la langue française. L'intégration, même si ce mot est parfois terrible, est le travail de tout le monde. Nous ne pouvons pas espérer que le réfugié, le migrant, l'étranger accomplisse seul, tout le chemin vers sa nouvelle vie.

Parfois les gens me demandent si j'ai *réussi* mon exil, si je suis bien intégré.

« J'ai fait 95 % du travail, je réponds, faites les 5 % qui restent et tout ira bien. Pour vous comme pour moi-même. Derrière chaque exil *raté*, on retrouve toujours les mêmes ingrédients : l'étranger lui-même, bien sûr, mais aussi son nouveau pays et ses nouvelles

conditions de vie. D'apprentissage. D'ailleurs, derrière chaque exil réussi, on peut trouver la même chose. Une seule évidence. L'exil est un apprentissage. »



Souvent le récit est crispé, maladroit. Parce que vrai. Souvent nous découvrons que derrière une grande tragédie on peut à chaque fois retrouver mille vies et mille visages brisés. L'histoire d'un seul monde, le nôtre, et d'une seule humanité. La nôtre.



L'exil, selon Anthony Burgess, est un état négatif : l'exilé est « rejeté par les autochtones comme par ses compatriotes ». Partir, c'est tout de même déjà arriver un peu. Depuis vingt-trois ans déjà, partir pour moi n'est qu'une seconde peau, un abonnement longue durée pour la France. Un costume mal taillé qui me transforme en étranger. Constamment j'ai la sensation que je suis entre deux gares, entre deux quais, que j'attends quelque chose, quelque part. Et pourtant rien à faire. L'exil c'est la poussière, l'exil c'est l'éponge mouillée de l'oubli ; l'exil c'est avoir un accent partout, y compris chez soi. L'exil c'est partir puis rester, se faire inviter puis rester, inventer les choses, une vie toute nouvelle, puis rester...

Enfin l'exil, c'est rester.



Tantôt, le récit est drôle. Parce que vrai. Il est touchant aussi. Avec un peu de curiosité, nous distinguons que le réfugié nous ressemble. Et que nous sommes comme lui. Rien à faire, nos forteresses sont faibles et artificielles. Nos frontières aussi.

Même murmuré, un mot peut se transformer en cri. Des questions sans réponse aussi. Consciemment, ou inconsciemment, l'exilé

nous interroge. Quel est notre rapport avec l'autre, mais avec le *vrai* autre qui est différent ? Pourquoi cette peur ? Et cette haine ?

C'est la vie. Probablement. L'humanité oubliée, la fraternité *choisie* et notre monde qui prêche le nomadisme et qui en même temps déteste les nomades.

Un proverbe bosnien dit : « Il vaut mieux un bon voisin qu'un mauvais frère ».

Strasbourg Omnibus est aussi un livre. Ou plusieurs livres à la fois. Une addition d'ombres et de lumière, comme seule la vie peut être. C'est aussi un livre poli, à l'écoute. Chose rare de nos jours : prendre le temps et écouter les autres. Pas tous mais beaucoup. Une entreprise peu commode, carrément difficile, à contre-courant : donner le nom et le prénom et laisser la place pour l'étranger. Pour l'autre. Une seule évidence. Si l'on veut bâtir des passerelles entre les gens, entre nous et les autres, forcément on finit tel un grand vainqueur. Et un grand bâtisseur au final. Une histoire reste vraie. La liberté n'est pas au commencement, mais à la fin.

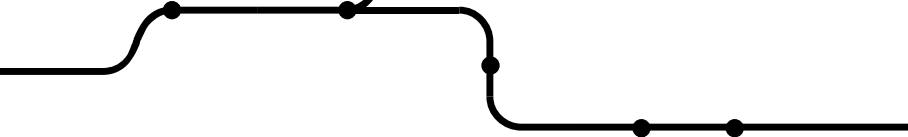
L'extrémisme est une bête qui se nourrit de la peur et du vide. Que faire ? Soyons alors créatifs et soyons courageux. Et nous gagnerons cette guerre.



Tbilisi



Damas



Beyrouth





Lingolsheim

L'Amazonie,
les Khinkali,
les coiffures...
et le calme alsacien

On peut comprendre l'exil aussi comme une sagesse, non écrite, vécue, verbale. Un cercle *littéraire* disparate avec quelques données stables tout de même. On a toujours ce MOI (réfugié, migrant, nomade, étranger) et les AUTRES (la police, l'administration, les habitants du nouveau pays...) Nous et eux. Et ce long et douloureux chemin, cette passerelle ô combien fragile entre nous et eux. Et pourtant n'oublions jamais. Dans chaque Homme il y a un peu de tous les Hommes. Nos destins sont liés, il n'y a pas une seule « patrie » ni un « sol » unique, le destin d'un homme peut devenir le destin de nous tous. L'Ulysse d'aujourd'hui est un naufragé. C'est ainsi depuis que la géographie existe. Le monde est comme il est. L'homme aussi. Jusqu'à son dernier souffle. C'est ainsi qu'on peut, qu'on doit, au lieu de dire eux, dire tout simplement nous.



Des yeux. Disons que les yeux humains sont la plus belle rencontre. Nous sommes à Lingolsheim, nous sommes aussi dans le défunt Empire soviétique, mais aussi à Beyrouth, à Damas. Les femmes autour de moi sont courageuses, bien évidemment.

« Paris c'est chaos, Strasbourg c'est vert et calme », dit Rasha. Le chemin traversé pour venir dans *notre calme* est improbable. Son visage lumineux est assombri tandis qu'elle nous raconte sa fuite de Syrie. Parfois ses mains dansent comme si Rasha voulait encore une fois écarter des ombres.

« Chaque Syrien rêve de traverser la mer en bateau ».

Une guerre a *désorbité* sa vie paisible, sa ville Damas, surnommée aussi la ville du Jasmin, sa rue... La guerre. Et sa force aveugle, laide et vulgaire qui jette sa famille sur la route. Son mari, leurs quatre enfants (dont un bébé de quarante jours) et Rasha'a sont partis pour toujours. La suite de leur exode est incroyable : le Liban d'abord, puis le Brésil, la Guyane et enfin la France métropolitaine...

Rasha'a nous parle de São Paulo. Des crocodiles et des singes, de la forêt d'Amazonie... De sa peur constante pour ses enfants. De sa volonté, de la force, primordiale et vitale.

Notre rendez-vous est en français. La nouvelle vie de Rasha'a aussi. Elle hésite, elle cherche ses mots, sourit, un peu gênée. Pendant qu'elle nous parle chaque phrase de Rasha'a est coupée, cassée, en plusieurs morceaux par le silence. Par les non-dits, par des choses terribles ou inhumaines... par l'exil, qui est déjà par définition une défaite. Mais elle est courageuse, Rasha'a. Leur petite famille arrive finalement à Strasbourg, « ville verte et calme », car sa sœur et de la famille habitent en Allemagne.

Toute la famille a d'abord dormi dans la rue, avant qu'un couple ne les en sorte, ému par leur sort.

« Maintenant, ça va », dit-elle.



Pour un homme de lettres ou d'images, pour un historien ou un sociologue, la guerre est beaucoup plus intéressante que la paix. Plus dramatique. Plus sensationnelle. Imprévisible. Tôt ou tard la paix devient routine. Personne, jamais, ne fut décoré pour ses journées *méto-boulot-dodo*. Ou pour amener son enfant à l'école. Pour préparer un ragoût ou pour aller au cinéma. Pour lire les classiques russes ou pour réciter Verlaine par cœur. Ou comme Rasha'a pour inscrire ses trois fils à la médiathèque !

L'intelligence et le courage des femmes sont cent, mille, dix mille fois plus forts que l'absurdité de n'importe quelle guerre.

Son premier souvenir de Strasbourg ?

« J'entre dans le tram, sourit Rasha, avec mon bébé dans les bras. Et un homme se lève et il me laisse la place. Pour la première fois dans ma vie... »

« Vous voyez, j'ajoute, que Strasbourg est une grande ville. »



L'histoire de Nana est simple. Nana est Géorgienne. Le pays de Saint Georges, des hommes bons et « des premiers chrétiens ». Un pays où, selon elle, « beaucoup de gens aiment le prénom Georges et prénommement leurs enfants Georges. »

« On trouve une grande statue de Saint Georges en or, elle nous explique, sur une place de la capitale Tbilissi ».

Son visage est rond sans ombre et ses gestes grands, à l'italienne. Elle parle Nana, comme quelqu'un qui se sent enfin libre. Sa parole est vive, drôle, parfois même coquine. Elle nous montre sur son portable les fiers danseurs de son pays. Les Cosaques Virtuoses. Et les danseuses sorties tout droit d'un conte de fées russe. Particulièrement fière, elle nous montre le *khinkali*, un savoureux ravioli qui, selon Google, « peut être fourré de différents ingrédients mais le plus souvent de viande. » Une dentelle gastronomique cuite dans le bouillon. Le mélange des saveurs éclate alors en bouche quand on croque dans la pâte ! Puis elle nous donne quelques consignes. Pour qu'un *khinkali* soit réussi, il faut pincer la pâte vingt-cinq fois pour bien fermer le ravioli ! Sa parole est appuyée par les gestes.

« Pin-cer vous voyez ? Piiin-cccceer ».

Et nous, nous voyons ce merveilleux *khinkali* souffrir pour nous.

« Un vrai homme, ajoute Nana toute contente, en mange au moins quarante ».

Mille pincements en moyenne par repas. Pour un homme vrai plus que suffisant comme preuve d'amour.



Rien n'arrête Nana la Géorgienne. Ni le casse-tête de l'administration française, ni la langue, encore moins le froid. Le récit de sa vie est plus une addition de courage et d'amour qu'un *grand roman* d'exil. Arrivée en France pour rejoindre son mari, elle est restée huit ans sans-papiers. La préfecture ne voulait pas lui en délivrer, alors que les papiers de son mari étaient en ordre et qu'il travaillait. Durant cette période, Nana est restée à la maison. Enfermée dans la solitude.

« On a commencé notre vie, nous raconte Nana, plus calme, tous les deux ici mais derrière nous était l'ombre d'un loup, c'est-à-dire, le noir, la peur. Et ensuite, le loup se transforme en un arbre magnifique. On rencontre des gens très gentils, on a eu trois enfants, mon mari travaille.

On a des amis, on fait des fêtes, des marches, des voyages, nos amis aiment nos fêtes, nos repas. On fête les anniversaires ensemble. Ici les gens sont gentils, ouverts comme nous. C'est bien la vie comme cela. »

C'est vrai, c'est bien la vie comme cela.



Dans les contrées orientales le prénom Malak signifie les anges.

« J'ai quitté au Liban mon travail, dit-elle, et ici je ne travaille pas... Ici j'ai des enfants.

En arrivant ici, j'ai changé toute ma vie.

Aujourd'hui, je suis seule, je n'ai pas d'ami à moi, on ne fait pas de fête ici. Ici c'est très très différent du Liban. »

Mais malgré tout, elle est déterminée Malak.

« J'ai l'habitude d'être autonome, j'avais mon salon de coiffure, ma voiture.

Je veux apprendre à mieux parler le français.
J'ai besoin de faire quelque chose pour moi.
J'ai une voiture, ici, mais c'est mon mari qui l'a achetée... »

Elle hésite. Ses mots sont coupés par un silence propre aux gens qui ne sont pas encore prêts à vivre dans deux langues. Ou deux pays. Mais elle est déterminée.

« C'est bien connu dans le monde arabe. Les Libanaises sont les plus coquettes, les mieux coiffées... »

Elle porte un joli foulard Malak.

« Et qui peut voir la coiffure ? », je demande bêtement.

Malak sourit.

Répétons, la liberté n'est pas au commencement, mais à la fin.



Quneitra

Alger



Luanda



Nador





Neuhof

La tour Montparnasse infernale,
un certain Djouha,
une singe particulièrement malin...
et le petit dictionnaire des prénoms



Giresun

Le Dieu, raconte une légende Rrom, avait conçu et imaginé ce vaste monde tel un abondant champ de fleurs. Il inventa les animaux avant l'Homme, laissé comme son ultime création. Une abeille alors traversa le monde de fleur en fleur. Entre chaque fleur, elle perdit un peu de pollen. Et de ce pollen perdu naquit le peuple Tsigane. Les premiers nomades.

Présenté comme une carte, notre monde ressemble à un jeu d'enfant, quelques pouces et l'Amérique est en Europe, et en quelques centimètres l'Afrique toute entière, telle une gazelle, saute le Gibraltar. Vraiment rien. Mais sur une vraie échelle nos *étonnants voyageurs* du Neuhof ont franchi un espace difficilement mesurable en géographie. Tout un monde politique et divisé. Le Nord et le Sud, les pays riches et les pauvres, les pays en paix ou en guerre. Nous sommes au Neuhof, l'hiver hésite mais nous non. Une grappe de têtes souriantes.

« Vous voyez, dis-je, mon prénom Velibor, vient de *veliki* (grand) et *bor* (sapin). Donc je suis Grand Sapin. Peut-être plus petit que celui de la place Kléber. Mais mi-janvier lui il finira dans la poubelle. Et moi, enfin j'espère, non ».

Autour de moi encore un *ange*, Malek, Souad la Marocaine annonce que son prénom veut dire heureuse, chanceuse, et sa voisine Saliha d'Alger, *vertueuse*. Amin, *loyal, digne de confiance*, nous avons même encore un prénom slave, Ludmila (*aimée du peuple*) qui a trouvé son visage en... Angola.

« Un hommage incertain, nous explique Ludmila, de mon père aux *telenovelas* brésiliennes... »

Notre jeu de prénoms est prenant. Finalement, vivre ensemble passe par des choses très simples. S'intéresser un peu, juste un peu, à ce qui se *cache* derrière l'autre. Un nom, un prénom, un destin. Le réfugié est une *tabula rasa*, un adulte mal fini avec l'intelligence, au mieux, d'un enfant ou, au pire, d'un malade mental. Le réfugié est l'homme à qui l'on parle fort en phrases courtes. Il est celui qui ne doit pas tomber malade puisqu'il n'a pas de sécurité sociale. Une seule certitude dans sa nouvelle vie. Il sait qu'il doit avaler tout doucement et digérer, si c'est possible, l'idée qu'il n'y aura pas, plus jamais, de retour dans son pays.



La pire frontière est la langue. Et pourtant le migrant n'espère rien d'autre que faire comme tout le monde, manger comme tout le monde, avoir les bonnes chaussures, les bons papiers. Il rêve d'une vie simple remplie de petits bonheurs.

On peut distinguer deux sortes de réfugiés : visibles et invisibles. Mais peu importe la couleur de sa peau, le migrant reste bien reconnaissable dans la foule. L'exil avec la richesse, c'est une patrie. La pauvreté chez soi, c'est un exil.

Le bonheur est le résultat de l'action juste.

Avant, en Syrie, Amin était professeur d'arabe. C'était avant. Maintenant il est chez nous. Son français est « trop petit » pour encadrer ses émotions. D'abord son voyage.

Invité par son ami qui habite à Tours, Amin nous raconte sa traversée rocambolesque. Une fois atterri à Roissy-Charles-de-Gaulle il cherche désespérément, sans succès, quelqu'un qui parle anglais. Il arrive tout de même à "ressembler" deux mots clés : Tours et Montparnasse. Apaisé, Amin prend le RER. Avec une dépense supplémentaire, « pas loin de 70 euros ». À chaque fois pour une

nouvelle correspondance, Amin achète un nouveau ticket. Son guide, deux mots : Tours et Montparnasse. En se déplaçant il demande alors plusieurs fois, *Montparnasse, Tours...*

Finalement Amin se retrouve au quarante-troisième étage de, vous devinez... la Tour Montparnasse. Il est désespéré.

« Heureusement, sourit-il, il y avait un gardien arabe. Je le demandais. “Ahhh”, me dit-il, “il faut descendre et aller à la gare”. Alors je descends et je dépense mes derniers sous pour acheter un billet de train qui m’amène enfin dans la belle ville de Tours ».



Ludmila vient d’Angola. Sa mémoire est *bousculée* par la guerre. Elle garde de la tendresse pour son pays, pour ses grands-parents. « Il était une fois, nous raconte Ludmila, une histoire de ma grand-mère, un singe particulièrement malin. Pour faire des travaux chez lui il invita les autres singes. “Écoutez mes amis”, dit-il, “je suis un singe peu ordinaire. Quand je ne dors pas mes yeux sont fermés, et quand je dors ils sont grands ouverts mes yeux. Alors, travaillez mes amis et je serai avec vous”. C’est ainsi que les singes travaillaient dur et notre singe malin dormait tranquillement. »

Son pays est régulièrement secoué par les guerres. « Encore un pays riche, soupire Ludmila, qui finit pauvre ».



Nous discutons d’enfance. Je découvre que les peurs des enfants dans le bassin méditerranéen sont visitées par un personnage terrible. « Visage noir, longues dents, mais pas toujours, nous décrit Souad, Boao prend très souvent le visage de notre peur. Chacun l’imagine alors selon lui ».

Boao est une mesure *éducative* pour les grands-mères. Une punition pour les garçons et les filles pas sages. Une annonce terrifiante du monde adulte, pas toujours bienveillant.

À l'opposé nous avons un autre personnage populaire. Au Maghreb, il s'appelle Jha, Djha ou Djouha, en Egypte il s'appelle Goha, en Turquie il s'appelle Hodja, mais ce sont toujours les mêmes aventures que l'on raconte à son propos. Djouha est un personnage mythique qui aurait vécu en Turquie aux alentours du XIII^e siècle. Sa renommée va des Balkans à la Mongolie et ses aventures sont célébrées dans des dizaines de langues, du serbo-croate au persan en passant par le turc, l'arabe, le grec, le russe et moult dialectes.

« Il porte la barbe, une longue robe, les babouches, précise Saliha l'Algérienne, nous avons beaucoup d'histoires avec Djouha. Il est bon, naïf, on dirait un enfant. Il se présente toujours avec son âne ».

« Alors, je demande, il est riche ou pauvre Djouha ? »

« Pauvre, répond Saliha, vous avez déjà vu un riche avec un âne ? »

Dans mon pays Djouha se prénomme Nasreddin Hodja. Une sagesse populaire. Dans n'importe quelle situation, Nasreddin Hodja s'en sort avec une incroyable légèreté.

Il est invité chez un riche. La collation qu'il fait servir est un délicieux lait de chamelle bien frais saupoudré de cannelle. L'hôte s'en sert un plein bol, mais il ne remplit qu'à demi celui de son invité. Nasreddin Hodja commence alors à s'agiter sur son siège, cherchant partout autour de lui. « Qu'est-ce que tu voudrais, Nasreddin ? Une cuillerée, du sucre ? » « Non, une scie. J'aimerais enlever le haut de mon bol qui ne me sert à rien. »



Nous parlons de la vie. L'exil n'est jamais tranquille. L'exil est la nouvelle chemise qui nous gratte le cou, la seconde main, le troisième homme et les quatre cavaliers de l'Apocalypse, en même temps. C'est un polyglotte l'exil, un filou, un oiseau exotique, un jazzman, c'est un sablier qui est conscient de chaque grain de sable qui coule dans ses entrailles. Un peu Picasso et Chagall, tantôt Paul Celan ou Stefan Zweig, l'exil est très souvent anonyme. Tantôt l'ombre, ponctuellement la lumière. L'exil est un foulard, une

cuisine : les olives et les amandes, les petits pains ronds, le sel et le romarin. Vingt-et-un grammes de Venise et trois tonnes d'Alexandrie, les mathématiques, la métaphysique et l'art abstrait. L'eau fraîche et le sang chaud, les figues et les hauts minarets de douleur.

En même temps l'exilé est moustachu, barbu et les pieds nus ; il est soldat et pacifiste, courageux et traître, apatride et nationaliste.



Nous discutons du monde. Amin hésite, ensuite il nous raconte la guerre dans son pays. La Syrie. Un pays meurtri et sa famille dispersée aux quatre coins du monde. Rien de spectaculaire. Les morts, les disparus, les vies brisées... L'unique évocation de la guerre pendant nos rencontres. Bien évidemment, je n'insiste pas. J'écoute.

« L'intelligence d'un homme, dixit Georges Perros, le poète, se mesure à la qualité et au nombre d'obstacles qui l'empêchent de vivre, et à sa manière de les franchir ».



Une fois arrivé dans son deuxième pays l'exilé peut commencer à apprendre... Apprendre une autre langue, apprendre à téléphoner, à marcher, à manger, à aimer... Une fois sur place l'étranger peut envisager plein de choses : comment devenir invisible, comment raconter son histoire invraisemblable, comment respirer et marcher autrement...

Une fois arrivé et installé ailleurs, dans une autre culture il peut même devenir Monsieur Tout-le-monde. Ou encore mieux : un sage.

Finalement, l'exil, c'est l'initiation.

En même temps une justification pour cette longue absence de son pays et cette inexplicablement longue présence dans l'autre pays. Double identité, double *comptabilité*.

Absence et présence, en même temps.

L'exil est un questionnaire. La schizophrénie. L'oubli lent et la mémoire vive.



La « banalité » des visages autour de moi est rassurante. La « banalité » de leurs désirs aussi. Aucun complot. Aucune invasion ou je ne sais pas quoi. Politique ou économique, l'exil est aussi un désir, un changement. Une longue, et parfois, douloureuse émancipation. Malek est Turque. Future patronne d'un salon de thé. Elle parle peu. Elle évoque le 23 septembre 1999, date de son arrivée à Haguenau et le 14 mars 2016, jour de son emménagement à Strasbourg. Elle joue du saz. Encore un instrument polyglotte qui affiche les mêmes origines que notre Djouha. Sinon c'est un luth à manche long. Très discrète sur son passé Malek *possède* peu de mots en français. Elle a passé des années à ajuster des robes de mariage. C'était avant. Maintenant elle apprend enfin la belle langue de Molière. La même détermination et le même courage que Souad la Marocaine sa voisine de table.

Faire ou refaire sa vie. Les raisons ne sont pas forcément politiques. Les jeunes femmes ne sont pas forcément les « réfugiés type » présentés abondamment et quotidiennement dans nos médias non plus. Ici c'est un autre combat, il me semble. Celui de femmes. Pour grandir et rester grandes, pour partir et rester ailleurs. Pour apprendre à parler français. Pour ouvrir un salon du thé à l'orientale. Pour jouer du saz. Pour ne pas jouer du saz. Pour partir, pour rester. Pour décider. Pour être et continuer à être. Libres.

Rien n'est jamais acquis à l'Homme.

Nous pouvons arrêter de *nous faire du souci* pour la femme orientale.

Il n'y a point de bonheur sans courage, ni de vertu sans combat.



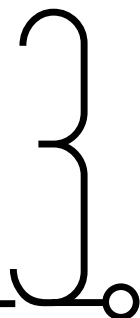
Pristina



Grozny



Belgrade



La Meinau

Les histoires sans parole,
la Terre de nomades,
le calme alsacien...
et les trente glorieuses

Nous sommes meilleurs que nous. Nous pouvons même devenir des gens fréquentables. Sauf qu'entre nous et nos nouvelles vies, il nous faut détruire quelques murs et bâtir un ou deux nouveaux chemins. Nous sommes encore une fois à la médiathèque. À la Meinau. Les gens autour de moi sont calmes. Ni tristes ni joyeux, mais justement calmes. Présents. Je sais, je sens : avec eux le récit se passera ailleurs.

« Heureusement, sourit une femme, que mon mari est gentil. Sinon, c'est trop calme à Illkirch. Après Noël, personne dans la rue. À 18 heures, personne. Chez nous on dit : "Ils se couchent avec les poules" ».



Dans les ténèbres du monde quelques points sans attache, une tribu, un peuple nomade qui se déplacent, qui voyagent, qui fuient en silence. Un petit zeste de résignation, énervant parfois pour moi, mais c'est ainsi. Et pourtant, leur courage est remarquable.

Nous discutons de la France. Ils répètent : « Ici c'est calme, ici c'est propre et vert ».

Finalement, ce « calme alsacien » est omniprésent. Peut-être pas la Terre promise, ou l'Eldorado légendaire, mais juste un endroit calme. Nous avons déjà noté, la *banalité* de leurs désirs, de leurs rêves est touchante. Vivre pleinement le « calme alsacien ». Humai-

nement. Aucune trace d'une *invasion* quelconque, de perte d'identité *européenne*, de chocs des civilisations. Certes un déplacement dans les cultures, mais rien d'exceptionnel. Le Sud qui s'invite dans le Nord. « Je suis homme », dit Térencia, un poète comique latin, vraisemblablement d'origine berbère, « rien de ce qui touche à l'humanité ne m'est étranger ». Mais la confusion est totale : migrant égal musulman. Et musulman égal dangereux terroriste. Notre défi, notre *bataille* européenne réside là : dans l'humanité et l'humanisme. Respecter nos valeurs qui font en sorte que nous sommes libres et combattre en même temps nos peurs, justifiées ou pas. Nous grandissons ensemble ou nous tombons. Ensemble. Avec nos étrangers et nos migrants.



Autour de moi ce sont des gens ordinaires. Des femmes, des hommes. Rien de spectaculaire finalement. Une petite déception pour l'écrivain. Je compose alors le récit avec des choses à peine visibles. Les mains, les regards, les sourires gênés par un passé, certainement lourd, « oublié » déjà. Je compose avec des bribes d'un autre monde.

Nous n'avons pas le droit d'exiger que la littérature soit meilleure que le monde d'aujourd'hui. Elle est plus belle, certes, mieux faite, mais jamais « meilleure ». La littérature est possible, elle est nécessaire. Elle est une courageuse sentinelle qui « protège » nos certitudes fragiles sur ce monde qui nous entoure. Et l'ironie bien sûr. Pas le cynisme. Jamais. Rester toujours à hauteur de l'homme. Plus haut c'est la religion. Plus bas c'est la débauche.

L'écrivain doit écrire caméra à l'épaule.

L'écrivain qui cherche la tendresse est toujours récompensé par l'humanisme.



Je dessine alors une carte. Une autre Europe, un autre monde. Je pense. Je dresse une liste des questions. Peut-être drôles sur nous et les autres.

Quelle est la différence entre Dieu et un Français ?
Dieu, lui, il ne se prend pas pour un Français.

Pourquoi les Français mangent-ils des escargots ?
Parce qu'ils n'aiment pas les fast-foods.

Mikhail le Tchétchène est en colère. Ce grand homme nous dévoile ses opinions.

« J'aime l'histoire, nous dit-il, et la France. La Révolution française, la Bastille, Napoléon, la culture, la littérature... Ici tout le monde peut avoir sa chance. »

Mikhail a choisi la France, les autres sont des réfugiés.

« On doit parler français, dit Mikhail, j'ai arraché et jeté l'antenne satellite de mon balcon ».

Une manière brutale, peut-être, mais la conclusion est toujours la même. L'épicentre de chaque exil reste la langue du nouveau pays.

Les autres sont plus posés. Plus prudents peut-être. Le monde, malheureusement, est réel.



Marko est Serbe. De Belgrade. Vu son visage et sa carrure je pense qu'il est Rrom aussi. Mais je ne dis rien. Marko, non plus. Non discutable, non négociable il n'est rien de plus que Serbe. Ni moins. Il nous parle de sa ville, Belgrade. La capitale serbe. Il me regarde, il sait que c'était aussi « ma capitale » dans les temps heureux de la Yougoslavie.

« Tu peux traduire, m'a-t-il dit, le nom de mon quartier. Karaburma. Cela veut dire en turc la bague de fiançailles noire. »

Il est posé, massif mais pas lent Marko. Ses mains sont fortes et sa voix douce. Il me fait penser à un ami, l'écrivain turc Hakan Gunday. Mais je ne dis rien. Marko est seulement Serbe. Ni Rrom, ni Turc. Comme beaucoup, il est discret sur sa situation actuelle ici en France.

« L'hiver sera long, dit-il, sagement, on verra tout cela au printemps ».

J'estime son âge. Probablement, nous sommes nés dans le même pays, la Yougoslavie. Quatre guerres et deux décennies plus loin nous sommes les réfugiés, Marko et moi.

« Oui Marko, j'approuve, l'hiver sera long ».



Valdrina et Jarisa sont des Kosovares, vraisemblablement des voisines de Pristina. Sauf que Valdrina est Albanaise et Jarisa, Serbe. Elles sont à l'opposé de notre table. Elles ne se regardent pas. Encore une histoire de « chez moi ». Un pays meurt pendant des années. Chaque blessé, chaque mort, chaque obus, chaque maison ou ville détruite prolonge son agonie. Valdrina et Jarisa ont le même âge. Elles ne sont pas ex-Yougoslaves comme moi, elles sont post-Yougoslaves. Et ça change tout. Dans le vécu comme dans les souvenirs. Je regarde Valdrina. Elle est gênée visiblement par la présence de *l'autre*. C'est ainsi nous sommes toujours rattrapés par les choses que nous quittons.

Mon pays est mort alors. Dans le gros boucan des canons, dans les camps, dans les villes assiégées. Mon pays est assassiné. Devant les caméras du monde entier, devant l'Europe et l'Amérique, devant les Russes et les Chinois. Maintenant mon pays est devenu une usine pour *fabriquer* les réfugiés.

« Quelle est la spécialité de Pristina ? », je demande à Jarisa, la Serbe.

« Chez nous les Serbes, dit-elle, c'est *sarma*, le chou farci. Pour les voisins Albanais, je ne sais pas. »

Valdrina ne dit rien. Moi je sais. C'est *sarma*, chez les Albanais aussi. Mais je respecte *le pacte du silence*.

L'une s'appelle Valdrina et l'autre Jarisa. Elles ont une vingtaine d'années et elles ne sont pour rien dans les guerres entre les Serbes et les Albanais. Valdrina est Albanaise et Jarisa Serbe. Et toutes les deux sont réfugiées à Strasbourg.

Les deux visages d'un même destin.



L'expression « Trente Glorieuses » désigne la période d'une trentaine d'années qui a suivi la fin de la Seconde Guerre mondiale en 1945, jusqu'au premier choc pétrolier de 1973. C'est, pour les pays industrialisés occidentaux, une période de prospérité exceptionnelle. Inventé par Jean Fourastié, un économiste français, ce terme est passé dans le langage courant. Une révolution silencieuse qui a changé à jamais la vie des gens dans les pays dits industrialisés.

Et pas que.

Fatima nous raconte l'histoire de son père. Le jeune Ahmed arrive en France en 1973. Obligé, il est l'aîné et la *pyramide familiale* doit être respectée. La dernière vague des Trente Glorieuses arrive pour travailler dans les mines. Les grandes entreprises françaises vont au Maghreb pour recruter les « gros bras » pour des travaux durs, physiques. C'était une sélection froide, impitoyable : on choisissait les plus costauds tout simplement. Dès le départ les choses sont claires. Vous venez travailler, pas pour habiter ou pour vivre, juste et exclusivement pour travailler.

Fatima raconte une anecdote. Un homme du village de son père n'était pas admis. La raison ? Il lui manquait deux kilos pour avoir le poids idéal. Tout de même l'homme a eu un mois de délai supplémentaire pour réparer son défaut. Alors tout le village s'est mis à le gaver. À tel point, raconte l'histoire, qu'il mâchait et mangeait même sur la balance.

En 1973 Ahmed arrive en France depuis l'autre rive de la même façon qu'aujourd'hui : par bateau. Nous pouvons imaginer tout l'espoir et toute l'inquiétude sur les visages des jeunes hommes d'Errachidia, détermination et courage. Ahmed, comme tout le monde, part juste pour travailler, pour s'installer dans le provisoire qui dure. Il en est convaincu, c'est sûr et certain : un jour, il va retourner dans son Maroc natal. Nous pouvons imaginer sa carte de séjour qui l'autorise juste et seulement à travailler dans les mines. Nous pouvons imaginer les matins gris et les gueules noires du Nord-Pas-de-Calais, la toux rauque d'anciens mineurs, les bassins miniers, du charbon, du vent dans ce pays avec « le ciel si bas ». Nous pouvons facilement imaginer la fatigue, la solitude. Le Sud qui souffre au Nord. Ahmed travaille dans les mines pendant un an et demi. Ahmed n'a qu'une idée en tête : quitter les mines ! Invité par des amis, il commence son travail sur les chantiers. Le bâtiment. Dur mais plus supportable que les mines. Sa bonne étoile est la langue. Sa langue natale, l'arabe, et sa nouvelle langue, le français. L'apprentissage commence alors « chez les bonnes sœurs », dit sa fille Fatima, à Eschau, le beau village alsacien. Il apprend tout, le vocabulaire, l'écrit...

Le destin d'un homme est tout sauf un hasard. Rapidement Ahmed arrive à s'exprimer dans cette nouvelle langue. Il s'improvise même traducteur pour ses amis maghrébins et leur patron français. Bien évidemment l'intégration va dans les deux sens. À la fin de sa carrière Ahmed finit même « gradé », chef de chantier.

« Ici, il faut ajouter aussi l'alsacien, sourit sa fille, tous les gros mots préférés par mon père sont en alsacien ».

Une fois arrivé à Strasbourg, en homme intelligent, Ahmed trouve facilement ses repères.

Le *provisoire qui dure* est devenu plus facile à vivre.



Ahmed est père de sept enfants, cinq filles et deux garçons, tous nés en France. Tous élevés avec le même mot d'ordre : l'école. Le Bac minimum.

« Pour un homme », nous explique Fatima, « qui a passé sa vie sur les chantiers la réussite est simple. Travailler dans un bureau, au chaud. »

La nouvelle génération des Français *d'ailleurs* grandit alors à l'ombre. Telle une suite de minuscules blessures, entre deux mondes, entre deux terres. Une génération grandie dans le silence.

« Ma maman, dit Fatima, débranchait notre téléphone après 19 heures. Pour ne pas gêner nos voisins avec notre langue. »

Mais les enfants d'Ahmed, les enfants de tous les Ahmed, sont arrivés. Et leur *provisoire qui dure* n'existe plus. Avec eux une autre histoire. Et un questionnement, jusqu'ici inédit. Sur le sol et l'exclusivité, sur tous les *nous* et tous les *autres*. De la poussière des *Trente Glorieuses* un nouveau monde est né. Une, puis une autre génération est née. Le temps peut être aussi un constructeur, pas seulement un assassin.

Une observation ?

« Plutôt un ressentiment, dit Fatima, sur l'accueil de mon père en France. Et cette non reconnaissance pour les gens qui bâtissent ce pays ».

C'est ainsi, j'ajoute, depuis que l'exil existe.

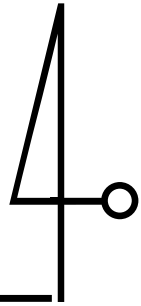
Le ciel, il est comme il est. La Terre aussi. Pareils pour tout le monde. Jusqu'à la mort.

La condition de l'homme est dérisoire. Une géographie veut une autre géographie, un rêve et une vie aussi. C'est le Nord qui définit le Sud. Nous ne sommes ni réfugiés ni propriétaires. Nous ne sommes actionnaires de rien, sinon de nos propres actes. C'est bien connu : on peut laver tout sauf la honte. C'est pourquoi il est fortement conseillé de bien mesurer nos actes.

Pour le reste, tout est clair.

Il n'y a qu'une histoire vraie.

Les pierres durent plus que les hommes.



Cronenbourg

Les jeux sans frontières,
la Bella Italia,
le cœur marocain...
et les cartes intelligentes
pour ascenseurs

Lâna enseigne. Disons qu'elle est professeure de la belle langue française. Elle est née à la fois au Brésil et à la frontière française. Une cartographie absurde mais bien réelle. Une cicatrice dans les forêts vierges qui sépara l'État brésilien de l'Amapà de la Guyane, qui est à la fois une région et un département d'outre-mer. D'origine amérindienne, Lâna se rêvait institutrice. Depuis toujours, c'est sa vocation d'enseigner. D'abord aux enfants ensuite aux adultes, ici en France. Et pas n'importe quels adultes, elle travaille avec les migrants.

« Je répète, sourit-elle, sans cesse : je suis étrangère, comme vous ». Installée depuis deux ans à Cronenbourg, Lâna prône, selon ses propres dires, « l'apprentissage par le jeu ».

L'imaginaire. Une façon douce pour traverser nos frontières culturelles et « imposer », par exemple, la mixité, pas toujours évidente, dans son groupe.

« Je pose dans un chapeau des papiers de diverses couleurs, rouge, bleu, jaune... Deux par couleur. Et c'est un tirage au sort qui décide qui va jouer avec qui. »

Ses cours sont ludiques. Elle s'inspire de son travail avec les enfants pour aider les adultes. Elle sait Lâna. Nous sommes tous suffisamment jeunes pour apprendre.

« C'est le système de la consommation, ajoute Annie, une autre enseignante, qui a changé leurs vies. Le supermarché. Nous n'avons plus besoin de parler français pour faire les courses ».

Son groupe, ce sont des femmes, des Marocaines. Certaines sont ici depuis des décennies.

« L'apprentissage d'une autre langue, dit Annie, pour moi ce sont mes premiers voyages en train. Et ces trois phrases magiques pour *Ne pas se pencher dehors*. Même aujourd'hui je peux les répéter par cœur : *E pericoloso sporgersi*, *Nicht Hinauslehnen*, *It is dangerous to lean out* ».

Son groupe est formidable. Généralement illettrées elles apprennent les choses simples, élémentaires avec Annie.

« On commence toujours par écrire la date au tableau. Très important. Le jour, le mois, l'année. »

Ou le code postal de Strasbourg, le numéro des pompiers... Les choses simples ».

Parfois ce sont les mots en « ou ». Mouton, bouton, douche, mouche, souche...

Une lettre et le sens change.

Les cours d'Annie sont des cercles amicaux. Pour se retrouver, pour vivre autre chose, pour l'amitié.

« Je n'ai pas le droit d'être fatiguée avec elles, conclut Annie, elles communiquent tellement de bonheur. Elles sont chaleureuses, dynamiques... Les cours de français ne sont qu'une station, une halte dans le long cheminement vers l'indépendance ».



Je découvre une *zone grise*, dans notre temps et dans nos villes. Les femmes qui vivent une vie disons parallèle, à côté de nous. Je pose des questions sur l'Alsace, sur Strasbourg, sur la France. Étonnées, elles me regardent. Elles ont vécues toute une vie à la *périphérie* sans se poser, jamais, de questions. Une idée lointaine du Maroc et une autre, encore plus vague, de la nouvelle Terre.

« C'est comme ça, nous dit une dame, le mariage, les enfants... La vie... »

Mon plan d'origine était de dresser une sorte d'inventaire : « mon

pays d'origine et la France » tombent à l'eau. Même les notions géographiques sont floues. Elles vivent une sorte de parenthèse. Un temps provisoire qui dure, pour certaines depuis plus de trente ans. Le rendez-vous avec la République française n'est pas tout à fait raté. Malheureusement pas tout à fait gagné non plus. Peut-être est-ce un manque de rigueur ou d'exigence ? Ou d'explications sur les lois, sur les droits et les devoirs de la République ?

Si nous n'offrons rien, nous n'avons pas le droit d'exiger quoi que soit.



Leur émotion n'est pas *alsacienne*. Leur émotion est ailleurs. Les villes, Casablanca, Rabat, Agadir, enchantées sous le soleil, l'enfance qui mûrit à l'ombre des regards, la mer, le Sud.

Tout de même, je pose mes questions.

« Le Maroc ? »

« Le Maroc, c'est tout ».

« Et la France ? »

« La France, c'est le travail ».

« Alors, la France c'est une usine ? ».

« Non. La France c'est l'autre maison ».

Touché, mais pas découragé, je demande encore : « Il y a quelque chose, quand même, à la française dans vos vies ? »

« Oui, sourit l'une d'elles, au lieu du vendredi, maintenant nous préparons le couscous chaque dimanche ».



Filmon vient d'Érythrée, le pays le plus fermé d'Afrique, dirigé par la « main de fer », selon la presse française, « d'un certain Issaias Afeworki ». Une dictature obscure. Aveugle et sourde. Impitoyable. Comme beaucoup Filmon n'est plus vraiment dans le passé. Il est mécanicien. Il veut rester ici.

« C'est dur, soupire Filmon, je n'arrive pas de trouver le travail ».

Pendant quelques années naïvement nous avons cru que les guerres modernes seraient proches de *Star Wars*. Un règlement de compte galactique, froid et technologique. Ensuite les guerres de Bosnie, du Rwanda, de Libye, Irak, Syrie... sont arrivées et nous avons compris, stupéfaits, que les guerres modernes sont profondément barbares. Toujours la même volonté de massacrer, d'humilier, d'anéantir l'Autre. La *découverte* du couteau, de la machette, de la pierre, de la hache. Il ne faut jamais oublier que la terreur est à l'origine de la vague d'immigration. Médiatisées ou pas, les guerres sont devenues la destinée de chaque homme. À la maison. Ou très, très loin de son pays natal.

Aujourd'hui Filmon est un homme calme qui cherche du travail. Son visage porte les traces d'une douleur inconnue. Filmon est un homme droit, un mécanicien. Sa douleur est silencieuse. Une douleur qui se répète, qui ne finit pas, tout un continent qui meurt et qui ressuscite.

Saïd, son voisin de table est Syrien. Il est ingénieur électronique. Son français est hésitant, incertain, mais il est courageux Saïd. Il nous parle de ses études, de son ancien métier de guide touristique en Turquie, de son entreprise, créée avec ses amis ; pour fabriquer « les cartes intelligentes pour les ascenseurs ».

Tout un système basé sur une carte intelligente qui permet le bon fonctionnement d'un ascenseur.

« La porte, nous explique Saïd, le choix d'étages, tout ».

Un petit bémol. La *difficile langue française*.

« Nous sommes, je l'encourage, d'abord et avant tout étrangers par la langue. La conquête est là. Le territoire est la langue. La culture et la vie dans un pays aussi. La géopolitique arrive après... »



Karima et Mina sont Italiennes. Au départ elles étaient un peu Marocaines aussi. Elles connaissent tous les métiers, *hôtel, hôpital, restaurant*.

Elles gardent un souvenir doux de ce beau pays qu'est l'Italie.

« J'ai voyagé, dit Mina, Milan, Bologne, Padoue... Et c'est plus facile pour nous l'Italie, plein de choses marchent sur la parole, comme chez nous au Maghreb. »

Et là, le calme et la propreté strasbourgeois en prennent un coup.

« C'est jolie mon ancienne ville, Padoue. Les gens sont souriants et les rues plus propres qu'ici, à Strasbourg. Mais personne ne parle la langue italienne. Et l'école est payante. Alors nous avons choisi la France, pour nos enfants, et un peu pour la langue française ».

Karima et Mina sont amies. Elles connaissent les choses de la vie. Nulle trace de tristesse, de peur sur leurs visages. « Ubi bene, ibi patria », confirme un vieil adage latin. « Là où je suis bien c'est ma patrie » ; Karima et Mina le savent.

Parfois l'absence de malheur nous suffit pour le bonheur.

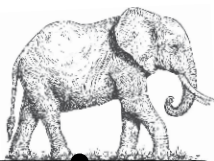


C'est ainsi que va la vie, depuis toujours. Plus sage que n'importe quel régime, plus forte que n'importe quelle frontière. L'étranger se pose plus de questions qu'un autochtone. Forcément.

C'est à nous d'écouter. Un geste très poli, altruiste, rester à l'écoute... Nommer leurs villes et leurs douleurs, comprendre leurs joies et leurs peines. Libérer une oreille et un peu d'esprit pour l'autre. Un homme solitaire ne cherche pas seulement une soupe chaude, mais un cœur chaud aussi.

Chaque Homme est une histoire, toute mémoire peut devenir une bibliothèque. Toutes nos victoires sont grandes.

Karthoum

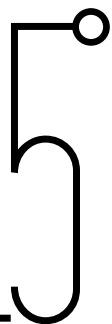


Erevan





○ Bakou



Des ombres lentes d'hésitation traversent son visage. Son accent est slave. Elle non. Rena vient d'Azerbaïdjan, *la terre de feu*, réapparue sur nos cartes après la chute de l'Empire soviétique. Dans les cendres d'un rêve bolchévique brisé. Comme beaucoup elle a *remplacé* la fin du communisme par le crépuscule du capitalisme. Depuis 2010 Rena est réfugiée politique. Elle nous parle de la famille d'Ilham Aliyev, l'oligarque. De son pouvoir sans borne, de cette nouvelle « démocratie » d'opérette. Cette nouvelle forme de démocratie « caucasienne » où, périodiquement, les citoyens ont le droit d'aller voter « oui ».

« La question est de savoir, dit le regretté Wolinski, si nous préférons être opprimés par le communisme ou exploités par le capitalisme. »

Grâce à Rena, je découvre encore une guerre inconnue. La guerre du Haut-Karabagh. Encore une région, une zone rouge et conflictuelle dans notre voisinage. Arménie et Azerbaïdjan se disputent régulièrement, combattent ponctuellement, manifestent souvent.

« Des combats de grande ampleur ont lieu vers la fin de l'hiver 1992-93. La médiation internationale de plusieurs groupes comme l'OSCE ne peut pas trouver une résolution du conflit qui satisfasse les intérêts des deux côtés. Au printemps 1993, les forces arméniennes s'approprient des régions à l'extérieur de l'enclave, soulevant des menaces d'intervention d'autres pays de la région. En 1994, vers la

fin de la guerre, les Arméniens contrôlent non seulement l'enclave montagneuse, mais aussi 9 % du territoire azerbaïdjanais (14 % avec l'enclave). Comme toujours, comme après chaque conflit les chiffres parlent d'eux-mêmes. L'affrontement entre voisins a fait quatre cent mille réfugiés arméniens d'Azerbaïdjan et huit cent mille réfugiés azéris d'Arménie et du Karabagh. Un cessez-le-feu est signé en mai 1994 avec la médiation russe. »

Depuis le Haut-Karabagh est comme la Bosnie, le Kosovo, la Crimée...

Un endroit où ce n'est pas tout à fait la guerre. Mais pas la paix civile non plus. Entre les deux. Ni la guerre ni la paix. Le Haut-Karabagh, encore une étoile noire sur le beau drapeau européen.



Elle parle tranquillement, avec un sourire. Avec l'assurance de ceux qui ont déjà fait le choix. Qui sont partis. Rena comprend, elle sent le vrai poids de l'exil. Tous les « pour » et « contre », tous les « mais et pourquoi ». Mère de deux filles, seulement une partie d'elle est exilée. Rena est médecin. Follement amoureuse de son métier et du « bloc opératoire ». Mais son diplôme n'est pas reconnu ici en France. Un peu sa vie d'avant non plus. Durant quelques années elle travaille comme infirmière. C'est difficile d'y croire tout le temps. C'est difficile de se sentir « rétrogradé », de voir le temps qui passe.

« Un proverbe dit, soupire Rena, si tu toques huit fois à la même porte et si elle ne s'ouvre pas : retourne toi et pars ! »

« Oui », j'ajoute, « et un autre proverbe des Balkans nous enseigne : c'est quoi la vie ? La vie c'est cent fois tomber et cent et une fois se relever. »

Rena hoche la tête. Ensuite elle sourit.



Elle habite à Ostwald, « douze minutes en tram du centre-ville ».

Son quartier préféré de Strasbourg ?

La gare. Les magasins indiens et africains, tous ces gens, langues, cuisines. Elle retrouve l'atmosphère orientale de son pays lointain.

La culture ?

Oui, bien sûr. La médiathèque André Malraux, l'UGC, le TNS. Le smooth jazz à la radio.

La cuisine alsacienne ?

Ah oui, bien sûr. La choucroute au poisson, la tarte aux quetsches et les fromages.

Le munster, bien évidemment. Avec sa boîte hermétique pour bien préserver sa saveur particulière.



« Mon français est catastrophique », soupire Vahan. Designer et sérigraphe dans sa vie d'avant exil, en Arménie. Vahan aujourd'hui a un « statut diplomatique » en France. Je n'insiste pas trop, même si ce n'est pas trop clair pour moi. Soit. Tout comme sa voisine Rena, Vahan est lucide. Son cher pays natal est gangrené par la corruption, les factions, les affaires louches. Par contre lui, il est content de sa nouvelle vie à Strasbourg. Selon lui les Alsaciens sont très disciplinés. Dans les parkings, par exemple, « ce n'est rien à voir avec Paris ou Marseille ».

Il souligne la belle architecture dans le centre-ville. La Cathédrale qu'il compare avec celle de Cologne. Il nous parle du khatchkar « croix de pierre arménien ». Une stèle, selon Google, « de forme arquée ou rectangulaire [...] sculptée d'une ou de plusieurs croix accompagnée souvent d'un décor ornemental, parfois de figures humaines et d'inscriptions. Spécificité de l'art arménien, il était autrefois présent sur tout le territoire de l'Arménie historique et est aujourd'hui particulièrement préservé en Arménie et au Haut-Karabagh. » Ce qui nous ramène vers la « guerre de Rena ». Toujours la

même, interminable selon Rena et Vahan. Et comme toujours elle, la guerre, n'est pas seulement arménienne ou azerbaïdjanaise, elle est aussi un peu européenne et beaucoup selon Vahan russe. Encore un conflit oublié, ou encore mieux : caché, de divers seigneurs russes. Vladimir Poutine, n'est jamais loin dans le Caucase.

Sinon, d'abord Vahan et ensuite le journaliste des « Nouvelles d'Arménie Magazine » nous communiquent : « Devant le bâtiment du Conseil de l'Europe à Strasbourg où le président arménien Serge Sarkissian était à la tribune mercredi 24 janvier a été inauguré un khatchkar (croix de pierre arménienne) offert par l'Arménie. Le président arménien, en compagnie du norvégien Thorbjorn Jagland le secrétaire général du Conseil de l'Europe a dévoilé la maquette du khatchkar dans le hall d'entrée du Conseil de l'Europe. Quelques minutes plus tard le véritable khatchkar don de l'Arménie - une reproduction d'un khatchkar du XIII^e siècle- de près de trois mètres de haut était inauguré devant le bâtiment du Conseil de l'Europe. Serge Sarkissian était accompagné de Thorbjorn Jagland et du Premier ministre danois Lars Rasmussen. »

Fier, Vahan nous montre la photo du khatchkar strasbourgeois sur son portable.



Il sent son avenir incertain. Il voit son pays comme un *satellite russe*. Et si la grande Russie de Poutine quitte un jour toutes les institutions européennes, la petite Arménie, selon Vahan, partira aussi.

Vahan alors « affronte » l'impossible langue française et cherche la suite de son destin à Strasbourg.

À ma question : « Quelle langue vous parlez à la maison ? », Vahan hausse les épaules.

« Je sais, dit-il, je sais. À la maison nous parlons arménien. »

Grand voyageur Vahan nous dévoile ses villes préférées en France : Strasbourg, Lyon, Deauville. Pour la cuisine c'est moins large, la tarte flambée !

Il aime jazz, le vieux jazz il précise. Astrud Gilberto. Le cinéma aussi. La médiathèque où nous sommes réunis et Jazzdor, festival de jazz contemporain, tout de même, de Strasbourg.

Par la suite nous égrainons quelques grands noms de la chanson française. Je parle de Georges Brassens et eux de chanteurs, disons, plus contemporains.

Patrick Bruel, Florent Pagny ou Michel Fugain.

Quelques observations, disons polies, sur un certain Jul, rappeur marseillais.

Et étonnamment, pas un seul mot sur Charles Aznavour.



Le Soudan est un pays coupé en deux. D'abord entre pauvreté et dictature ensuite entre Nord et Sud. Entre deux guerres aussi. Ce sont eux, les jeunes Soudanais, les *boat people*. Ce sont eux les naufragés, les déplacés, les réfugiés. Ce sont eux le point de la discorde, l'ouverture de nos journaux télévisés, la fin d'un monde. Ce sont eux les nouveaux esclaves, les coupables, les miraculés et les survivants. Mustapha vient de Khartoum, la capitale historique du Soudan. La cartographie de son exil est devenue, hélas, presque classique, banale. Il fuit son pays pour l'Égypte. Cinq mois d'acclimatation, ensuite il va en Libye. Deux ans en Libye et ensuite il fallait selon ses propres dires « prendre le risque. »

« Avec cent quinze réfugiés comme moi, raconte Mustapha, je prends le bateau pour traverser la Méditerranée, entre la Libye et l'Italie ».

Une fois arrivé miraculeusement en Sicile, Mustapha passe quelques jours en Italie. Finalement, le 12 avril 2016 à Vintimille il traverse la frontière française.

Premières impressions ?

« J'étais à Marseille. Tout le monde parlait l'arabe à tel point que je me demandais si je suis bien arrivé en France ».

Ensuite ?

« C'était Paris, une expérience terrible, puis Calais. Tous mes amis voulaient partir pour Angleterre. Moi non. Les associations proposent l'apprentissage de la langue française aux émigrants. Je me suis accroché ».

Difficile ?

« Très difficile, nous en Soudan nous sommes les anglophones. Deux mois pour commencer de comprendre quelque chose ».

Choisir une ville ?

« Oui, j'ai choisi Strasbourg. À vrai dire je ne connaissais pas la ville, mais une fois arrivé j'étais agréablement surpris. »

Quel quartier ?

« J'habite à Neudorf. Je fais aussi la course à pied. Cinq milles et dix milles mètres. C'est facile, les canaux, les pistes cyclables. Je peux aller où je veux. »

La langue ?

« Ça va mieux maintenant. Je me débrouille mieux. À tel point que je prends le rôle d'interprète pour mes camarades. Ah oui, ça va mieux. »

Un endroit particulier ?

« La médiathèque André-Malraux. J'aime lire. J'aime découvrir un livre au hasard. Ou chercher les œuvres de mon écrivain préféré, Tayeb Salih, le Soudanais. »

Un souvenir ?

« Oui, c'est à Strasbourg où pour la première fois dans ma vie j'ai vu la neige ».

« Avant que vous ne partiez chercher le bonheur », disait Joseph Korda, Français de cœur, Juif de naissance, rescapé d'Auschwitz et mon voisin budapestois, « vérifiez – vous êtes, peut-être, déjà heureux. Le bonheur est petit, ordinaire et discret, nombreux sont ceux qui ne peuvent le voir ».

Les temps sont durs mais modernes. Nous vivons une époque impitoyable. Rythmée, non pas par les saisons mais par les crises. La crise d'identité et la crise des réfugiés. La crise boursière et la crise humanitaire.

Notre recueil n'est pas une statistique. Encore moins une enquête journalistique. Un dialogue oui, mais sans mise en scène. *Strasbourg Omnibus* est d'abord et avant tout une œuvre littéraire. L'auteur assume la subjectivité de son propos.

« C'est faux, dit le grand Gabriel Garcia Marquez, de prendre un écrivain pour un intellectuel. Il est d'abord et avant tout un émotif. »

Strasbourg Omnibus peut être une réflexion sur les frontières.

L'enfer, c'est les autres. Mais pas seulement, les frontières aussi.

Ces lignes imaginaires, géo-et-politiques, sont comme des petites blessures dans le tendre tissu de l'Humanité. Partout, depuis longtemps nous vivons avec nos murs et nos langues, nos Nord et nos Sud ; nos riches et nos très pauvres... Les frontières sont aussi nos dieux et nos couleurs, nos visages – les moustaches tziganes et le nez juif, les yeux bleu délavé aryens et les lèvres charnues d'une chanteuse de jazz. Depuis longtemps on fait et défait les empires, les démocraties et les dictatures et on vit confortablement entre nous et pas avec les autres... Pour changer, ou « protéger » nos frontières, les généraux mènent tout le temps une guerre et l'écrivain, le dernier douanier, raconte. Cet étroit espace coincé entre l'arrogance des conquistadors et les destins de leurs victimes, entre toutes nos frontières, peut, avec un peu de courage et de talent devenir une nouvelle géographie de l'Homme. La grande

Histoire est une statistique et la littérature nomme et égraine les petites tragi-comédies de l'Homme. C'est peu, mais, il me semble, ça vaut le coup.

Strasbourg Omnibus est finalement une addition d'ombres, une histoire d'absence. Une histoire des langues.

« Les gens comme moi sont faits de chair et de sang », me disait un autre ami, un réfugié comme moi dans un Paris glacial en hiver 1993, « de quelques litres de l'eau, un peu du calcium et une fibre miracle appelée courage. »

MERCI

Que soit ici adressé un grand merci aux voyageuses et voyageurs de cet *Omnibus*, piloté par Velibor Čolić :

Alex, Bella, Hasnik, Malak, Nana & Rasha ont embarqué en gare de **Lingolsheim** en compagnie de Maryse & Romy (Centre socio-culturel l'Albatros), sous la houlette des cheffes de bord Delphine & Maeva (médiathèque Ouest).

Amin, Johnny, Khava, Ludmila, Melek, Miroslav, Saliha, Selam & Souad ont embarqué en gare du **Neuhof** en compagnie d'Eva (Centre socio-culturel Lupovino), sous la houlette de la cheffe et du chef de bord Marie & Mustapha (médiathèque du Neuhof).

Aleksandra, Arifé, Assia, Bergul, Cassandra, Enjo, Fatima, G., Gabriela, Gevorg, Haddou, Jamila, Jarisa, Katchik, M., Mariam, Marko, Mikhaïl, Nora, Razita, Sacha, Samira, Samira, Sankari, Souad, Touria & Valdrina, ont embarqué en gare de la **Meinau** en compagnie de Rania (Centre socio-culturel de la Meinau), sous la houlette de la cheffe de bord Aïcha (médiathèque de la Meinau).

Alejandro, Assanatou, Assaoui, Fatima, Filmon, Gahlia, Güzel, Halima E & Halima L, Imane, Karima, Mina, Naïma, Rhimou, Rkia, Saadia, Saïd & Tlaitmas ont embarqué en gare de **Cronenbourg** en compagnie d'Annie, Lâna, Madeleine & Silvana (Centre socio-culturel Victor Schœlcher), sous la houlette de la cheffe de bord Magali (médiathèque de Cronenbourg).

Rena, Mustafa & Vahan ont embarqué en gare maritime de la **presqu'île André-Malraux** en compagnie et sous la houlette du chef de bord Olivier, lui-même assisté dans ses manœuvres d'aiguillage par Nicole (médiathèque André-Malraux).

Cette machinerie de précision a été entretenue par les infatigables mécanos des *Services Action Culturelle et Communication* (médiathèques de la Ville et de l'Eurométropole de Strasbourg) : Aurélie, Betty, Bruno, Floriane, Francine, Ingrid, Isabelle, Jean & Olivier ; Claire, Elisabeth & Régine.

Un merci spécial à Catherine et Fernand : la première pour le coup de sifflet donnant le signal du départ, le second pour la révision complète du *Strasbourg Omnibus* à la fin de son périple.

Nous remercions enfin les élu-e-s de la Ville et de l'Eurométropole de Strasbourg qui ont suivi le cheminement de l'*Omnibus*, dès l'origine du projet.

